

# L'INSURGÉ

ABONNEMENTS :  
France. 6 mois, 6 fr.; 1 an, 12 fr.  
Extérieur. 6 mois, 9 fr.; 1 an, 18 fr.  
Chèque postal Colomer 724-45.

**Journal d'action  
révolutionnaire**



**et de culture  
individualiste**

Rédaction et Administration :  
259, Rue de Charenton, 259 PARIS

Hebdomadaire, paraissant le Samedi

sous la direction d'André COLOMER

## Contre la Guerre du Maroc de toutes nos forces par tous les moyens

*La force ne nous fera pas défaut.  
Le moment d'agir est proche.*

Un sûr garant de réussite est dans la présence sur le terrain des opérations, du grand soldat qu'est le maréchal Pétain dont la venue a été accueillie par tous avec joie.

La durée de sa mission n'est pas limitée; il restera aussi longtemps que les circonstances l'exigeront, soit pour donner des conseils, soit pour l'organisation du commandement, soit pour le développement des opérations.

Qui parle ainsi? Est-ce l'Homme de Mort en 1915? Entendons-nous encore un écho sinistre de la parole de Poincaré en pleine tuerie mondiale?

Hélas! Il ne s'agit pas du passé. Les propos criminels que nous venons de rapporter sont bien d'aujourd'hui. C'est M. Painlevé qui vient de les prononcer.

La guerre du Maroc n'en est donc qu'à ses prémisses. Déjà, de l'avenu même d'un communiqué officiel, 2.000 soldats sont tombés au service de la Banque des Pays-Bas, 2.000 jeunes travailleurs transformés en assassins par la volonté des gouvernements dont les socialistes nous ont fait généreusement cadeau après leur victoire du 11 mai.

Ce n'est qu'un prologue. Le drame va se poursuivre et par milliers tomberont Riffains et Français.

Pour la guerre les patriotes d'argent trouveront que tous les moyens sont bons. Ils ne répugneront pas aux alliances de partis les plus opposés. Tous s'entendent dans le meurtre légal.

On fera bien semblant, ça et là, de discuter sur l'opportunité des gaz asphyxiants... Démocratiquement et sociallement on leur préférera l'humanitaire baïonnette, la philanthropique mitrailleuse ou le civilisateur avion de bombardement. Ce sera, encore une fois, la guerre du Droit, de la Justice et de la Civilisation capable d'enthousiasmer tous les as du sport, des lettres, des arts et de la politique. Pensez donc Sadi-Lecointe vient de s'engager.

Nous voici revenus aux plus ignobles jours de Clemenceau... Et Caillaux est au pouvoir.

La censure fonctionne. La police saisit les journaux où la pensée humaine s'exprime sans ménagements pour la Bête meurtrière. Et M. Schrameck organise la chasse aux « indésirables ».

Dans le *Petit Parisien* du 23 juillet, le ministre de l'Intérieur faisait savoir que, s'il ne songeait pas à gêner le moins du monde les touristes qui viennent séjournier chaque année en France pour leur plaisir, il avait l'intention de se montrer impitoyable à l'égard de trois catégories d'étrangers : « Les criminels de droit commun; les agents communistes et agitateurs révolutionnaires; enfin les conspirateurs qui profitent du droit d'asile pour fomenter des complots contre les dirigeants de leur propre pays. »

C'est clair. Cela signifie que le gouvernement du Bloc des Gauches, devenu l'allié de Primo de Rivera et d'Alphonse XIII, va traiter les révolutionnaires espagnols absolument comme le gouvernement de Poincaré, allié du tsar Nicolas, traitait en 1914 les révolutionnaires russes.

Et M. Schrameck va faire grever le budget de un million cinq cent

mille francs pour la création d'une brigade de police spécialement chargée de surveiller les travailleurs étrangers.

Après cela, il n'y a plus qu'à crier, avec les surrealistes de la Closerie des Lilas : « A bas la France! »

Je n'ai pas attendu 1925 pour exprimer avec violence le dégoût que m'inspirent les manifestations de ma patrie. Mille neuf cent quinze me trouvait tout aussi révolté d'écouturement contre l'ignoble France des assassins au service du capital.

Mais aujourd'hui on respire mieux de se sentir moins seul.

L'irrespect des poètes du surréalisme à l'égard de la mégère de lettres qui osa bouffer ridiculement du « boche » dans les termes odieux que l'on sait, leur courage face au troupeau de cochons qui prétend faire de la littérature une auge à patriosisme officiel — voilà de quoi nous réjouir.

Et la protestation contre la guerre du Maroc élevée, à l'appel d'Henri Barbusse, par des centaines de jeunes écrivains de toutes tendances — voilà qui nous encourage à pousser notre action révolutionnaire hardiment.

Il faut aller de l'avant. Contre la guerre du Maroc d'abord, contre le gouvernement qui l'entreprend, contre l'Etat qui écrase notre individualité, contre l'Argent triomphant sur notre misère!

Il faut marcher, coûte que coûte, sur la route qui barre la Bête.

Et mettons-nous alors avec tous ceux qui veulent avancer au-delà de l'obstacle.

Contre la guerre du Maroc d'abord. Voilà l'immédiate entrave à notre marche consciente dans la vie. Et n'hésitons pas, alors, à joindre nos efforts à tous ceux qui entreprennent l'action libératrice.

Les « Insurgés » de Paris ont décidé, à leur réunion de mercredi dernier, de se mettre à la disposition de tous les Comités d'Action révolutionnaire contre la guerre marocaine.

Sans parti-pris, sans sectarisme, nous répondrons à l'appel de tous ceux qui veulent œuvrer pour la paix immédiate et pour l'évacuation du Maroc.

Nous voici avec toute notre bonne volonté près à apporter notre modeste part dans une bataille qui ne doit pas être seulement celle d'un groupe ou d'une Fédération ou d'un parti — mais la grande bataille de tous les travailleurs contre l'impérialisme français.

ANDRÉ COLOMER.

### POUR PRENDRE DATE

*Les Insurgés organisent une grande bataille pour les 14 et 15 août à Montfermeil.*

*Nous donnerons tous les détails dans le prochain numéro.*

*Que tous les amis de l'Insurgé se préparent afin de pouvoir venir nombreux.*

### LES AMIS DE L'INSURGÉ

*Réunion des Amis de l'Insurgé mercredi prochain à 21 heures, 91, rue du Faubourg Saint-Antoine.*

*Cordiale invitation à tous les lecteurs du journal.*

### ANTIFRANCE D'ABORD !

L'idéal libertaire soulève toute une génération de jeunes écrivains qui n'hésitent pas à renverser les idoles, à bousculer les prêtres.

Rien n'est plus sacré pour eux. Ils veulent affirmer la vie.

Paul Eluard est un de ceux-là. Reproduisons ici sa fière réponse à l'enquête de Clarté. Elle est digne de figurer, dans l'*Insurgé*, à la place d'honneur.

*La France est un pays canaille qui rit, qui rit toujours bassement, de toute grandeur, de toute violence, de toute nudité. Que ses ennemis triomphent, qu'ils l'humilient, qu'ils la contraignent à demander les coups qui l'acheveront, je ne puis en attendre que la Liberté! Toute guerre suppose une défaite, toute défaite une révolution.*

PAUL ÉLUARD.

### Pour la vie de l'Insurgé

L'*« Insurgé »*, dès son douzième numéro, sans avoir fait aucune publicité, a près de 5.000 lecteurs. Si la moitié seulement de ces lecteurs sont ses amis, ils ont tous le moyen de faire vivre le journal.

Qu'il leur suffise de se priver d'un bock chaque semaine et qu'ils envoient à l'*« Insurgé »* les 0 fr. 50 centimes économisés, notre journal vivra.

Deux francs par mois, 0 fr. 50 par semaine! Cela ne privera ni les Insurgés, ni leur famille. Cela nous permettra de ne plus perdre un temps précieux à chercher les moyens de subsistance de notre journal et de le rendre plus intéressant, plus utile encore à la propagande de nos idées.

Pouvoir causer entre soi, une fois par semaine d'un bout de la France à l'autre cela vaut bien qu'on se prive d'une consommation chez le Bistro.

Ce n'est pas tout. Ce simple effort nous permettra d'avoir notre Club des Insurgés avant un mois, et avant le printemps notre école de petits insurgés. Pouvoir enfin élever nos enfants en dehors de toutes les casernes et de tous les mensonges. Leur donner et leur laisser la joie d'apprendre. C'est la tâche qu'il n'est pas permis de négliger. Nous faisons les premiers pas. Faites que nous vous sachions bien près de nous.

### LES AMIS DE L'INSURGÉ

Envoyez les 0 fr. 50 en timbres à André Colomer, 259, rue de Charenton, Paris (12<sup>e</sup>).

P.-S. — Achetez au profit de l'*« Insurgé »* la collection des dix premiers numéros et envoyez cette collection à vos amis. Il n'est pas de meilleure façon de propager notre journal.

Cette collection sera envoyée au prix de 3 francs à tous ceux qui nous en feront la demande.

### DIEUDONNÉ

Depuis dix ans un innocent, au bagne, expie l'ignare connivence de douze bourgeois; la laideur infinie des hommes-qui-jugent.

Lamentable en son éternel cachot où le visita Albert Londres, sans aucun espoir, sans nouvelles de ses enfants; sans aucun écho des anciens compagnons dont il aimait les penseurs, il attend que la mort le vienne délivrer.

Et nul, parmi les hommes, ni les nôtres, ni les « sociaux » assoiffés de Justice, ni les Humanitaires, ni les politiciens menteurs de la Ligue des Droits de l'Homme, ni les chrétiens qui parlent au nom de Dieu; nul, même le journaliste Albert Londres du *Petit Parisien*, n'a senti peser la lourdeur écrasante du crime inique des bourgeois de 1913, sur sa conscience.

Où bien pourquoi se sont-ils tus? Et toi d'abord, ami Colomer, dont j'aime tes pages sur « les bandits », comme un cri de mon âme; te laisras-tu encore?

Mais toi, Armand, qui vécus cette époque assez près d'eux, et toi Lurot qui les connus aussi, vous taisez-vous toujours?

Et toi Sébas, dont ta « Douleur Universelle » dit si bellement la grande pitié de l'Humanité dolente, n'apporteras-tu pas ta voix tant aimée?

Je ne sais jusqu'à quel point Dieudonné fut des nôtres, mais je sais qu'il en fut et cela me suffit. Ils ne sont pas trop nombreux, les vrais amis de la Liberté et lorsque l'un d'eux disparaît l'oppression courbe un peu plus les épaules des Libéraux.

Quand on assassine Philippe Daudelet, oui certes, il faut se dresser contre les ignobles mouchards; quand on emprisonne E. Armand contre les patriotes bourreaux; quand c'est Dreyfus, contre l'infecte pourriture des états-majors chamarrés; et toujours, contre l'Autorité qui commet l'iniquité; toujours contre l'Oppresseur, le Maître, tous les Maitres.

Et c'est pourquoi je m'adresse à vous, dont les plumes sont fières et libres; à vous aussi compagnons de partout dont les voix diront puissamment la honte des juges.

Il ne s'agit pas de savoir si l'on admet ou pas l'acte de révolte individuel; la question dépasse Bonnot et les illégalistes.

Dieudonné — dans quel état nous le rendra-t-on? — l'innocent, doit trouver en nous des avocats infatigables et bien décidés à obtenir sa liberté.

Il y a bien de par le monde, un certain Moro-Giafferi qui fut avocat officiel au procès des « Bandits »; hélas!... Avocats, juges, gendarmes, mouchards... La justice!...

Le 21 décembre 1911, rue Ordener à Montmartre, à 9 heures du matin, un garçon de recettes de la Société Générale est abattu à coups de revolver et dévalisé de 300.000 francs par des individus qui s'enviennent en auto.

Ce garçon de recettes, Caby, grièvement blessé est transporté à l'hôpital et ne meurt pas.

Lorsque la bande Bonnot fut sous les verrous, plus tard, Dieudonné fut accusé de la tentative d'assassinat sur Caby.

Jamais procès ne fut plus fertile en incidents. Jamais ce que l'on appelle l'opinion publique, cette putain, ne pesa si lourdement sur la détermination des douze bourgeois attablés occasionnellement au compoir des justices.

Avec un cynisme rare, le procureur Fabre dit tout le besoin qu'a la société de se venger sauvagement : préservation sociale, aveur même de la société..., etc. « C'en serait fait de toute autorité, de toute justice, s'ils n'étaient impitoyablement punis » s'écrie-t-il. Et volant — lui — à Karl Marx une formule connue, il terminait ainsi :

« On a dit que l'Anarchie était la philosophie de la misère, moi je dis que c'est la misère de la philosophie. »

Il faut lire les journaux de l'époque, se souvenir de la formidable terreur qui tenaillait les bourgeois depuis plus d'un an, pour comprendre comment fut possible cette monstrueuse erreur judiciaire qui fit condamner à mort, puis envoyer au bûche, un innocent.

Car son innocence apparait incontestable à quiconque voudra revoir attentivement, sans idée préconçue, le compte-rendu de ce procès.

Et c'est ce que nous démontrons dans le prochain numéro.

A. LAPEYRE.

### LA LIBERTÉ Républicaine

Ainsi qu'il le fait chaque année, le Parti communiste avait organisé pour le 2 août prochain, dans les bois de Garches, une fête champêtre qui devait prendre le caractère d'une démonstration prolétarienne contre les guerres capitalistes et que l'organe officiel des soviets annonçait grandiose.

Or, la fête et partant la démonstration viennent d'être interdites par le gouvernement pour cette raison que les bois de l'Etat doivent être réservés aux promeneurs et qu'ils ne doivent pas servir de cadre à des manifestations politiques. (Les journaux.)

Il n'y a plus à le cacher, ni à feindre de l'ignorer, nous voici bel et bien revenus au pouvoir absolu le plus farouche, le plus rigoureux et si nos ancêtres revenaient en ce monde ils n'en croiraient pas leurs yeux, c'est-à-dire qu'ils se croiraient à nouveau au temps d'un Louis XIV ou d'un Charles X et ne se consolerait jamais d'avoir eu pareilles galettes comme héritiers!!!

Même non communiste, il est dur de concevoir pareil régime dans une république, serait-elle française et troisième du nom! Il est encore plus douloureux de constater pareil abattement de la capitale et de cette race autrefois si vive et si vaillante... mais au fait ce geste tyannique ne pourra-t-il pas être l'étincelle qui allume la poudre, la goutte qui fait déborder le vase ou bien encore l'éclair précurseur des grands orages. Voyons les douze cent mille communistes, voyons prolétaires innombrables, vous tous de Ménilmontant, de la Villette ou du Faubourg Saint-Antoine, ne sentez-vous pas comme un grand souffle qui passe, ce souffle brûlant qui embrase tant de fois nos pères? N'entendez-vous pas une clamour sourde se répéter d'écho en écho, comme celle qui accueillit le manifeste du Maréchal Brunswick en 1792, manifeste si nain

de celui d'Abraham Schrameck et comme son auteur déboule des égouts et étrangler! Ne sentez-vous pas, compagnons, ce vent de révolte qui porte nos aieux aux Tuilleries et qui brise les marches du trône! Nos camarades des grands boulevards, de la rue Mouffetard et de Belleville ne vous montrent-ils pas la route à suivre!!!!

Vous êtes brisés pour vos idées, écrasés par les impôts, étranglés par la vie chère, bâillonnés par la censure, saignés par toutes les guerres, assommés par les mercenaires et les reitres, persécutés partout et toujours et à présent, le gouvernement, un gouvernement républicain, vous défend de passer quelques heures dans un bois où vous vous promettez de déshonorer la guerre capitaliste!

**Partez, partez maintenant,** l'esclavage est à nos portes, debout! debout! sous! pour défendre notre liberté!!!

Ici, vous m'entendez bien, il ne s'agit pas de voter au secours d'un parti, de le soutenir dans sa lutte contre un autre parti, il s'agit, il ne peut s'agir que de notre liberté, de nos idées et de nos droits à défendre! Malheur à ceux qui leur tomberont!

Demain, ce ne sera pas le parti communiste qui se dressera, ce sera Paris tout entier, Paris travailleur, Paris affamé qui combattront pour la paix et pour les droits de l'homme, ces droits éternellement publiés et jamais appliqués! Demain camarades, ce sera tout un peuple les armes à la main qui luttera jusqu'au bout, jusqu'à son dernier souffle...

Demain, vous m'entendez bien, tyrans maudits, ce sera l'émeute, ce sera l'insurrection, ce sera la Révolution et le plus briser ses fers. Et si je suis frappé avant de goûter à cette liberté pour laquelle je combat chaque jour et à laquelle je me donne tout entier, j'aurai eu du moins le honneur d'en avoir été l'un des plus fervents apôtres!

J'oublierai de vous parler de Polyphile, courrier de talent dans un journal d'extrême droite. Ce monsieur commentant la dernière promotion littéraire et artistique de la Légion d'Honneur lâche cette petite ordure sur Pierre Hamp :

« Parmi les officiers, le sieur Pierre Hamp. Son œuvre littéraire ne mérite aucune distinction. Une page écrite par lui mérite les peines prévues par le code pour apologie de faits qualifiés crimes. Si l'ordre régnait en France, cet individu serait rayé de l'ordre de la Légion d'Honneur au lieu d'y être promu et purgerait la peine à laquelle il aurait dû être condamné. »

En bien! je n'ai pas l'habileté de prendre le parti des décorés et encore moins de me faire leur avocat malgré tout il me semble que Pierre Hamp s'est intéressé davantage aux nobles causes que le sieur Polyphile et je prie ce salaud de croire que si la raison et l'apôtre régnaient non pas en France mais à Paris seulement il y aurait longtemps que sa charogne se balancerait au bout d'une corde! Tous à la lanterne!

GOULDEN.

## L'ÉPHÉMÈRE FÉMININ

Il m'arrive souvent de trouver beaux, intéressants pour le moins, des hommes que la plupart des femmes trouvent affreux.

Cela tient à ce que ces hommes, en leur laideur, manquent de point banal, que certains de leurs traits atteignent une pleine beauté et que, par leur complexité ils sont plus curieux et attachants que tous les beaux garçons rencontrés. Ces hommes sont comme les œuvres d'art ratées des grands artistes. C'est à travers leurs imperfections qu'on entrevoit la beauté humaine.

Cela prouve que chacun peut, en cherchant bien, trouver ceux qu'il aime, que les moins privilégiés, comme les plus originaux verront sur les visages et sur les corps le reflet de leurs émotions intérieures s'ils gardent le goût et la patience de choisir.

Ne trouveraient-ils point qu'ils auraient déjà tout leur plaisir en la recherche même de ceux qui sont leurs

Ce seul plaisir vaut bien la certitude que met Armand au sein de son association.

Aimer est comme boire et manger dit-il, et il assure l'amour à ses associés. Qu'il prenne garde que ces associés ne ressemblent bientôt à des bourgeois repus.

Et pour nous prouver que l'amour est aussi banal que le boire et le manger, qu'il nous démontre, lui que l'amour n'est pas une chose difficile, violente, angoissante, cruelle et douce comme la naissance, comme la mort.

L'EVE FUTURE.

## LA FAILLITE de la démocratie

La démocratie est ruinée, périmée, inopérante, elle a fait son temps la vieille putain; son masque égalitaire se déchire par endroits et laisse apparaître une face hideuse que les plaques de vérole composent par place. Les nombreux amis protecteurs et souteneurs de tout acabit et de toute religion l'entourent de leurs soins dévoués et éclairés, ils essaient en vain, de réparer des noms l'irréparable outrage. On sort des vieilles malles et des vieux cartons les plus beaux atours, on redresse le buste épousé, on soutient par des artifices cliniques renouvelés, les charmes flétris de la Marianne démocratique et républicaine.

Rien à faire, le bonnet qui la coiffe est détesté, de rouge vif, qu'il était, il est devenu rose, et si clair, si clair qu'on dirait qu'il est blanc.

Né plaignons pas la vieille, la garce a fait son temps. Elle a nourri grassement, pendant 55 ans, toute l'armée des mercenaires et des maquereaux qui lui faisaient la cour. Les sondards à étoiles, les jésuites ensouillés, les chats-fourrés, les vêtu, les batteurs d'estrade de la politique, tous ceux qui réverent d'être les amants de cœur de la vieille catin, qui leur distribue la prébende, s'unissent afin de la faire vivre encore quelques jours. Avec terreur ils voient le fumier qui l'entoure monter toujours plus haut; la décomposition des membres, la gangrène et la pourriture ont tout envahi; plus une place de nette qui puisse encore séduire les clients. Marianne se meurt usée et pourrie par ses amants.

Le parasitisme est roi dans le pays des droits de l'homme. Du haut en bas de l'échelle sociale c'est la course à l'argent, aux honneurs, à la bonne place. Fonctionnaires, généraux, députés, sénateurs, ministres font danser, à qui mieux mieux, l'anse du ponier. Ils orient bien fort à l'économie, à la réduction des dépenses, et chaque jour, de leurs mains avides, ils creusent un peu plus le trou noir où s'en-gouffrent les budgets. Ils veulent bien, ces braves gens que le pays réduise les dépenses, mais ils se refusent catégoriquement à réduire les leurs; car, ici encore, il y a deux sortes de pays, celui qui travaille, gagne et se serre la ceinture, et celui qui jouit, dépense et nous ruine.

La démocratie républicaine n'a pas, à elle seule, le privilège d'un pareil état de choses : tous les régimes, qu'ils soient royaliste, républicain, socialiste ou communiste, possèdent les mêmes tares. Il suffit d'être « quelqu'un », d'avoir « des relations », « des influences », pour qu'autant la maine d'or entre dans les coffres-forts. Qu'importe si d'autres crèvent à la peine, qu'importe que celui qui produit de la vie avec ses bras ou son cerveau crève dans l'indigence. Égalité devant la loi dit gravement la déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Allons donc! il n'existe pour les pauvres que le droit de crever de faim, pour les riches le droit de spolier, d'escaper, de tondre et de saigner le peuple, cet éternel mouton.

De cet état de choses la république agonise, les financiers les plus avertis, les économistes du plus grand talent, les juristes les plus éminents n'arriveront pas à remettre sur pied la malade. Le mal est trop profond, il est dans les bases fondamentales du régime, dans le capitalisme destructeur d'énergies, créateur de misère et de souffrance.

Que ce soit Caillaux ou Valois ou Au-rial, ni les uns ni les autres ne feront rendre gorge à ceux dont la seule fonction est le gaspillage de la richesse acquise avec la sueur et le sang des prolétaires.

Régime de honte, gouvernement de bandits et de crapules, voilà toute la république démocratique. Le jour n'est pas loin où il faudra rendre des comptes, la faillite approche et avec elle le réveil du prolétariat qui pense, réfléchit et ne veut plus servir de machine et de jouet aux affaires de la troisième république.

Inscrivez! l'heure est venue de faire entendre notre voix toujours plus haut, toujours plus fort, toujours plus énergique. La lutte est belle pour qui possède un cœur solide et une âme ardente.

Les petites misères journalières ne sont rien auprès du combat social à qui nous sommes donnés tout entier.

Nous ne serons pas des vaincus parce que seuls nous sommes forts, en idéal, en pensée et en action.

BENOIT-PERRIER.

### POUR AIDER L'INSURGÉ

commandez tous vos livres à la LIBRAIRIE DE L'INSURGÉ.

Une remise de 10 % sera faite à tous les abonnés du journal.

Envoyez les fonds par le compte courant COLOMER 724-45 PARIS.

Nous publierons dans le prochain numéro notre Catalogue.

André COLOMER.

## POLÉMIQUES Les Sauveurs

La semaine dernière le petit chef-lieu de canton où je me trouvais de passage, était sur le pied de guerre. Je veux dire qu'il était convié à élire un conseiller général. Dans conseiller général il y a « conseiller » qui fait bien et il y a « général » qui fait mieux encore. Le tout ne manque pas d'être fort décoratif... On songe malgré soi à un bel uniforme, avec des galons dorés et un plumet haut comme ça!

Et pour ce qui est des conseils que doit donner ce conseiller général, on peut, d'une façon générale, les imaginer prestigieux.

Les candidats, donc, affluaient.

J'ai vu M. Truffe... M. Truffe est radical-socialiste. C'est un gros père muni d'une belle auto et qui répandait sur son passage des affiches toutes rouges.

— Voulez-vous, citoyens, disait-il, des routes vicinales, des ponts, des chaussées, des maisons d'école, des monuments publics? Vous en aurez...

Et il faisait mine de les tirer tout neufs de son inépuisable auto.

— Vive Truffe! criait la foule éblouie.

J'ai vu M. Nouille... M. Nouille est socialiste radical. Lui aussi avait une auto et qui jetait sur sa route un peu de bruit, un peu de fumée et beaucoup de poussière: tout un programme.

— Voulez-vous, disait M. Nouille, des places de cantonnier, des bureaux de tabac, des emplois de garde républicain, des Croix du Mérite Agricole? J'en ai pour tous... Accourez!... Qui en veut? Qui en désire?...

Et il avait l'air de vider ses mains toutes pleines de hochets.

— Vive Nouille! hurlaient les bâdans.

J'ai vu M. Veau... M. Veau est monarchiste révolutionnaire. C'est au surplus un cartelliste et il a une auto. Quelle auto!... Une cent chevaux pour le moins. Avec les électeurs qui étaient là cela faisait beaucoup de bétail. Ecoutez plutôt :

— Avec moi, disait M. Veau, vous ne paierez plus d'impôts. Et non seulement vous ne paierez plus d'impôts mais encore on vous les remboursera sous forme de secours, d'allocations, de retraites... Je veux que vous soyiez tous rentiers... et vous le serez, ou j'y perdray mon nom.

Et M. Veau avait l'air de tendre son nom à quelque divinité céleste et courroulée.

— Vive Veau! bâtaient les assistants.

J'ai vu aussi M. Bille. M. Bille possède aussi une auto qu'il pavoue d'affiches et de références et de médailles. En plus, M. Bille a un tambour...

— Rani! Rani! Rani!... a fait M. Bille. Et il a continué :

— Mesdames, Messieurs, c'est avec la permission des autorités que je viens sur cette place vous apporter le remède de tous vos maux... Je possède la panacée universelle!... Mesdames, Messieurs, voulez-vous guérir furoncles, oïs-de-perdrix, dyspepsie, bronchites, chutes de cheveux, appendicites, rhumatismes, eczémas, angines, anémies, retards et poils superflus!... Voici le remède...

Ainsi parlait M. Bille qui, à l'appui de ses dires, offrait à tous des petits flacons vendus non pas 100 francs, non pas 20 francs, non pas 10 francs, non pas 8 francs, mais trois francs quatre-vingt-cinq centimes... avec la manière de s'en servir...

Eh bien je n'ai jamais compris pourquoi la foule ne criait pas : « Vive Bille! » à la fin du discours de M. Bille, et pourquoi, dimanche dernier, M. Bille n'a pas obtenu de voix à l'élection de conseiller général...

JULES RIVET.

## Ce n'est plus de jeu !

Le Quotidien du jeudi 16 juillet a reproduit, en « leader », un article publié par le grand journal démocratique de Bâle, *La National Zeitung*, et intitulé poétiquement : « Quand les rues sentiront la violette... »

Très intéressant, l'article en question, non seulement pas sa documentation technique, mais aussi par les commentaires qui l'accompagnent. Lisez plutôt :

« La guerre vient brusquement d'être déclarée.

« Aucune difficulté urgente, insoluble, ne semblait la rendre imminente. Au contraire, les dernières nouvelles étaient plus rassurantes.

« La condamnation à mort de l'Europe n'est connue du gouvernement que depuis cinq minutes.

« La presse n'en sait rien et le public moins encore.

« Les rues sont remplies d'une foule anxieuse, excisée, mais qui ne se doute de rien.

« Tout à coup, une odeur de violette, d'abord légère, puis plus forte, puis insupportable, envahit les rues et les places. Déjà, l'air n'est plus respirable.

« Qui ne réussit pas à s'enfuir — et bien peu y réussissent — devient rapidement aveugle, perd connaissance, s'effondre sur le sol et étouffe.

« Le ciel reste parfaitement serein, clair, bleu, sans nuages. Aucun avion en vue, pas le moindre roulement d'hélice !

Cependant, à 5.000 mètres au-dessus du sol, hors de portée de la vue et de l'ouïe, une escadrille ennemie évolue sans pilote, sous l'action d'ondes hertzienne, et laisse couler sur le sol sa charge d'acétophenochlor (le gaz lacrymogène, le gaz le plus « humain » ou de diphenylamin-chlorasin (Lewisite) moins agréable déjà, ou même du dichlorure d'éthyle sulfuré, le gaz moutarde, principe des poisons.

« La guerre des gaz a commencé!

« L'action du gaz moutarde, dernier cri de la technique moderne, ne saurait être décrite en termes trop atroces.

« Des dix-sept espèces de gaz utilisées jusqu'ici avec succès, c'est de beaucoup la plus parfaite. C'est la Mort même.

Aucun masque ne protège contre lui. Il ronge les chairs et, s'il ne tue pas tout de suite, prodigue des brûlures que trois mois ne suffisent pas à guérir.

Pendant des mois, les objets sur lesquels il sera déposé tueront comme lui. Lorsqu'une région a été saturée par ce gaz, chaque pas, chaque poignée de porte, chaque couloir à pain reste, pendant des mois, mortel.

« Les aliments ne peuvent plus être consommés, l'eau est empoisonnée. Toute vie se trouve anéantie.

« Ce qui signifie aussi qu'il n'y aura plus, dans la guerre future, la moindre différence entre l'armée et la population civile.

« Le correspondant de guerre américain William G. Shepherd décrit, dans le journal *Liberty*, sa vision d'une attaque aérienne de Londres par les Français.

« La France possède aujourd'hui au moins 2.500 avions en service actif et d'autres en réserve. Le tonnage total de la flotte aérienne française est de 600 à 3.000 tonnes, suivant la hauteur du vol.

« Le centre Londres, siège de toutes les institutions vitales de l'Empire britannique, couvre quatre mille mètres carrés anglais, 120 tonnes de dichlorure d'éthyle sulfuré, de gaz moutarde, suffiraient pour les rendre inhabitables pendant des mois.

« Comme 250 avions, au maximum, peuvent survoler simultanément en une seule couche, ce territoire, chaque avion transportant au moins 500 livres de gaz, cette flotte pourrait projeter une tonne environ par minute et — toujours d'après le calcul de Shepherd — en deux heures, le cœur de l'Empire britannique aurait cessé de battre. »

Réjouissant n'est-ce pas? Sur quoi, apprenons-nous à Genève — à la Société des Nations, vous savez? — 40 Etats se sont engagés à ne pas utiliser les gaz... Ah! que voilà bien, en toute sa beauté, la sainte vertu démocratique... Les 40 Etats ne se sont pas engagés à ne plus faire la guerre, il ne s'agit pas de ça, voyons... mais d'augmenter d'un article le « Code » de la guerre :

Cela se fait, ceci ne se fait point. Que diable, il y a une manière de faire la guerre; une manière honnête, propre, militaire, quoi...

On peut se meurtrir, se défigurer, se démantibuler, se bouillir au moyen d'engins de destruction connus, contrôlés, brevetés... Bien à redire. Mais s'asphyxier, se brûler, se ronger chimiquement, ce n'est plus de jeu...

Sans doute, nous n'en sommes plus à la fronde, à l'arbalète, à l'estramaçon, à la hache. On n'a jamais pu empêcher les hommes de science d'apporter un progrès constant à l'art de tuer, et la ballistique moderne offre de bien jolis résultats. Nous possédons aussi des explosifs de la plus haute qualité... Et c'est merveille de voir éventrer, décercler, épargner dans les espaces cette fine et délicate machine vivante qu'on appelle un homme.

Sans doute, on a marché depuis la fronde.

Pour l'Anniversaire d'un Grand disparu

## Élisée Reclus

Voici vingt ans que mourut, à Ixelle, Jean-Jacques-Élisée Reclus. Plus que tous les autres, les anarchistes doivent un souvenir ému à la mémoire de celui qui fut un précurseur et un pionnier de leur doctrine.

Né à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), le 15 mars 1830, son père, pasteur protestant, l'envoya compléter ses études à la faculté protestante de Montauban et de Berlin. De très bonne heure, Reclus se singularisa par son amour de la liberté. Forcé de quitter la France après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, il voyagea et visita successivement les îles britanniques, les Etats-Unis, l'Amérique du Sud. Il rentra en France en 1857 et devint rédacteur à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Tour du Monde* et dans d'autres recueils. Il y publia des articles qui furent extrêmement remarqués. Les études qu'il publia sur la guerre de sécession en Amérique, contribuèrent à faire de l'opinion publique alors mal renseignée et incertaine sur la cause qu'il défendait Lincoln.

Par horreur du despotisme et de l'Empire, Reclus se fit affilié à l'Internationale en 1869. Après la révolution du 18 mars 1871, Reclus publia, dans le *Cri du Peuple* du 25 mars, un manifeste dans lequel il se prononçait avec énergie pour la réconciliation contre toute effusion de sang. « Notre salut, disait-il, est dans l'union et la concorde. Ce n'est point au canon et au fusil de se prononcer, mais au peuple. » Le 5 avril 1871, il fut arrêté et fait prisonnier par les soldats de l'armée de Versailles. Après 7 mois de détention à Brest, Reclus fut traduit devant le 7<sup>e</sup> conseil de guerre et condamné à la déportation simple. Le monde savant s'émut de voir frapper si durement cet honnête homme, cette âme généreuse, ce vaillant écrivain.

Un mois de décembre un grand nombre d'hommes éminents, notamment : Darwin, le professeur Williamson, Lord Amberley, adressèrent à l'Angleterre aux chefs du Pouvoir exécutif, une pétition où se trouvait ce passage : « Nous pensons que la vie d'un homme comme Reclus, dont les services rendus à la cause de la littérature et de la science, services reconnus par un nombreux public ne nous semblent qu'une promesse, pour ainsi dire, d'autres services plus grands encore que la maturité de son esprit rendra dans l'avenir à cette même cause; nous avons pensé que cette vie appartenait non seulement au pays qui la vit naître, mais au monde entier, et qu'en réduisant ainsi au silence un tel homme ou en l'envoyant languir loin des centres de la civilisation, la France ne ferait que se mutiler et qu'au moins son influence légitime sur le monde. »

Ce chaleureux appel fut entendu. Le 4 janvier 1872, M. Thiers commua la peine de la déportation en celle du banissement. Reclus quitta alors la France et alla habiter l'Italie, où il reprit ses travaux. Au mois de février 1874, il perdit sa jeune femme qui partageait son exil.

L'éminent écrivain a entrepris et terminé une œuvre colossale : la description et l'étude de toute la terre aux multiples points de vue du géographe, de l'historien, du moraliste et de l'économiste. C'était une tâche immense que seul, parmi les savants de son époque, il était apte à mener jusqu'au bout.

Indépendamment de nombreux articles on doit, au grand savant : *L'Histoire d'un Ruisseau; La Terre; les Phénomènes terrestres; Evolution et Révolution* (1).

Ce dernier ouvrage situe d'une façon saisissante la pensée de Reclus sur le grand problème social.

Au hasard du livre, nous détachons ces quelques passages :

Sur l'objectif révolutionnaire :

Quel est d'abord notre objectif révolutionnaire? Tous, amis et ennemis, savent qu'il ne s'agit plus de petites révoltes partielles, mais bien d'une révolution générale. C'est dans l'ensemble de la société, dans toutes ses manifestations que se prépare le changement. Les conservateurs ne s'y sont point trompés quand ils ont donné aux révolutionnaires le nom général « d'ennemis de la religion, de la famille et de la propriété »; ils auraient pu nous dire aussi les ennemis de la patrie politique. Oui, les anarchistes repoussent l'autorité du dogme et l'intervention du supérieur dans la nature, et, en ce sens, quelle fervent qu'ils apportent dans la lutte pour leur idéal de fraternité et de solidarité. Ils sont ennemis de la religion. Oui, ils veulent la suppression du trafic matrimonial; ils veulent les unions libres, le respect de soi et de la dignité d'autrui, et en ce sens, si aimants et si dévoués qu'ils soient pour ceux dont la vie est associée à la leur, ils sont bien les ennemis de la famille. Oui, ils veulent supprimer l'accaparement de la terre et de ses produits pour les rendre à tous, et, en ce sens, si heureux qu'ils soient d'assurer à tous la jouissance des fruits du sol, ils sont ennemis de la propriété. Enfin, si profond que soit leur sentiment de solidarité pour ceux qui les entourent, si vif que soit leur désir de voir leur village et leur pays heureux, si douce à leurs oreilles que soit la langue maternelle, ils ne hésitent point l'étranger, ils votent un frère en lui, et revendiquent pour lui comme pour eux la même justice, la même liberté, et, en ce sens, ils sont ennemis de la patrie.

Puis encore :

Mais il est cependant des timides qui croient honnêtement à l'évolution des idées et qui néanmoins, par un sentiment de peur instinctive, veulent éviter toute révolution. Ils l'évoquent et la conjurent en même temps : ils critiquent la société présente et révèlent de la société future avec une vague espérance qu'elle apparaitra soudain, par une sorte de miracle, sans que le craquement de la rapture se produise entre le monde passé et le monde futur. Etres incomplets, ils n'ont que le désir, sans avoir la pensée; ils incapables, mais ils ne savent point vouloir. Appartenant aux deux mondes à la fois, ils sont faiblement condamnés à les trahir l'un et l'autre : dans l'de société des conservateurs, ils sont un élément de dissolution par leurs idées et leurs langages; dans celle des révolutionnaires, ils deviennent réac-

teurs à outrance, adjurant leurs instincts de jeunesse et, comme le chien dont parle l'Évangile, « retournant à ce qu'ils avaient nom ». C'est ainsi que, pendant la Révolution, les défenseurs les plus ardents de l'ancien régime furent ceux qui jadis l'avaient poursuivi de leurs risées. Ils s'apercevaient trop tard, comme les infatigables magelens de la légende, qu'ils avaient une force trop redoutable pour leur faible volonté, pour leurs timides mains.

Reclus et son œuvre resteront pour les hommes libres un exemple de science et d'émancipation libertaire.

BERTHE CHAMON.

## L'ÉCOLE

Non, mon cheri, tu n'iras pas.

Avec quelle ardeur impatiente tu as voulu apprendre à lire lorsque tu as compris que les lettres te livreraient à merveille ces belles histoires que tu mendiais aux lèvres des grandes personnes.

Avec quelle joyeuse curiosité, tu es parti à la découverte du monde merveilleux, des plantes et des bêtes, et comme ton appetit de connaître s'est révélé insatiable.

Avec quel entraînement, jamais lassé, tu as observé les ouvriers au travail et tu as exercé tes petites mains agiles au maniement d'outils.

Avec quel plaisir créateur, tu as dessiné et raconté des expériences !

Intrigué par l'application inclinée de tes camarades, en classe, tu as voulu te joindre à eux, mais tu n'as pas compris pourquoi tu devais rester assis des heures immobiles, pourquoi tu devais faire tes remarques ou ton ennui.

Alors, le lendemain, tu as déclaré : « J'aime mieux le jardin. » Et depuis, ô mon petit dieu à la peau brune, aux boucles libres, tu regardes parfois, par la fenêtre, d'un air d'amusante pitié, les enfermés, qui te répondent en cachette par une grimace, et vite tu returns à ta bûche ou à tes dessins.

Un jour, on a parlé devant toi d'autres écoles, plus lointaines; ta maman a dit : « Maintenant, je ne peux plus rien pour toi; il faut que tu ailles là-bas pour en savoir davantage ». — Et toi, cher petit homme courageux, tu as répondu : « Je veux savoir. Conduis-moi » et tu as rentré tes larmes parce que tu voyais que ta maman avait le cœur gros de se séparer de toi.

Mais un de tes camarades est venu pour tes vacances. Il a décrit les mornes salles froides, les études à la lumière du gaz, les cours alternativement boucuses et poussiéreuses, les promenades en longues files surveillées, les tours joués aux copains, les vengeances contre les brimades du pion. Et il riait de bon cœur.

Tu m'as plusieurs fois regardée d'un air de détresse. Et, l'autre jour, quand nous sommes passés ensemble devant la haute muraille grise percée de fenêtres aux lourds barreaux, devant la porte muette, tu t'es vivement serré contre moi, et tu as murmuré ta résolution chanceuse : « Est-ce que je devrai être enfermé là ? »

Non, mon cheri, tu n'iras pas.

J'ai revu l'alignement des lits dans les dortoirs silencieux; j'ai revu les longues tables des refectories où le murmure seul était permis; les salles, avec le travail glacial du matin, l'étude surchauffée et fiévreuse du soir. J'ai revu le tilleul solitaire au fond de la cour, où j'allais me cacher à la nuit pour pleurer sans qu'on me vit.

Non, mon petit, tu ne subiras pas cela. J'ai trop souffert. On ne m'a pas brimée parce que je me servais de mes poings comme un garçon; mais les rivalités, les injustices; mais les punitions qui réprémaient toute indépendance de langage; mais les initiations malpropres du dortoir; mais les sorties, comme des chiens menés en laisse. Mais, surtout, surtout, toute solitude abolie, toute réverie pourchassée, toute émotion moquée, toute tendresse évanouie...

Non, mon amour, je l'épargnerai cela. Je te veux libre, et je te veux heureux, mon bien-aimé. Ecoute : nous demanderons à nos amis de la ville de le recevoir à leur table et sous leur toit. J'ai confiance en tes yeux sérieux et ta bouche volontaire. Puisqu'il faut que tu ailles chercher au loin le savoir que je ne peux plus te donner, tu recevras des professeurs l'aliment que réclame ton esprit avide, et tu emporteras, libre, ton trésor.

Tu ne donneras pas ton corps que nos soins ont fait vigoureux, ton intelligence inclinée d'instinct vers la beauté, ton âme toute fraîche et neuve, pour t'en revenir avec un sang appauvri, et peut-être le dégoût d'un travail forcé et des curiosités malsaines. Tu rentreras le soir en flambant, tu retrouveras avec bonheur ta petite chambre tranquille, tu feras tièmement joyeusement la science impersonnelle qu'on t'aura enseignée.

Et, si le cœur t'en dit, personne ne t'empêchera de faire l'école buissonnière quand le bois plein de parfums est si attrayant, ni de t'arrêter en passant chez tes amis les artisans, dont les mains érégées réalisent des miracles plus merveilleux encore que la voix des anciens maîtres.

## La Matière, l'Esprit et Moi<sup>(1)</sup>

Vivre comme je sens.  
Penser comme je vis.

généralisant et en les régularisant que je me participe exclusivement.

De même pour les idées. La logique rationnelle est comme la science expérimentale : de l'ordre pratique que je mets dans les conditions de ma vie afin de mieux me reconnaître dans mon unicité, en la dégagant de mes conditions.

En effet, quand je me sers des faits comme des idées, je suis, moi, plus que de l'expérience et plus que de la raison. Je ne suis pas général mais spécial. Je sens mes idées comme mes faits à ma façon à moi — irréductible, exclusive — comme personne ne les sent. Faits et idées deviennent mêmes. De l'instant où ils sont mes faits, mes idées, je les rends uniques, je me les rends spéciaux par le mode dont ils m'affectent. Ils entrent dans ma musique, et mon jeu n'a rien de commun ni avec ton jeu, ni avec celui d'autrui.

C'est ce que Stirner appelle l'unicité, ce que Bergson appelle l'intuition.

Ma sensation — un renseignement pratique (1) + une affection.

De même :

Mon idée — un renseignement pratique (1) + une affection.

On peut intégrer le renseignement pratique dans une science. Mais l'affection est de l'unique. C'est moi seul qui en puis répondre. C'est mon art.

Ainsi la science physique n'est pas la science des sensations — mais la science des renseignements contenus dans les sensations.

De même une science des idées ne peut pas être la science de mes idées.

L'une et l'autre peuvent me servir — mais elles ne m'englobent pas. Je ne leur appartiens pas. Elles peuvent me fournir des renseignements. Elles m'appartiennent. C'est moi qui englobe la science. Je la fais dépendre de moi.

De tout ce qui ne m'est que moyens pratiques, je consens qu'on en fasse une science humaine. Ainsi je m'en dégage pour en triompher. L'établissement et l'ordonnance de ma « Praxis » est une commodité pour ma « poésie ».

Ainsi, les idées de ma connaissance peuvent trouver leur science tout comme les faits de mon expérience sensorielle. C'est-à-dire qu'elles seront susceptibles de méthodes, de recherches pour le perfectionnement de ces méthodes — de classifications et de lois pratiques sur leurs successions, tout comme les faits. Mon intelligence n'est, comme ma nature, qu'un moyen de mon être.

Mais ma cause et ma fin : moi, voilà ce que je suis seul à « connaître » — ou plutôt à ressentir en le vivant.

Et de moi seul dépendent mon affection et ma volonté. Ça c'est unique. C'est ma création, ma « poésie ». Il ne peut y en avoir aucune science. C'est mon art.

ANDRÉ COLOMER.

(ù suivre.)

(1) Voir le commencement de cette étude dans les n° 10 et 11 de l'*Insurgé*.

## QUELQUES VERS

## CHANSON

(à R. Bœufgras)

Dansent les fumées,  
Dansent une ronde échevelée,  
Autour d'un soleil rouge;  
Dansent les fumées  
De l'usine échappées,  
Les flocons lourds et chauds et rouges.

Ecoutez, c'est l'usine,  
La ranque Messaline  
Dont les baisers flamboyants.  
Cultivent la chair de ses fougueux amants.  
Ecoutez, c'est l'usine,  
La ranque Messaline  
Dont les bijoux sonores  
Scintillent, devant le feu qui les dore.

Sur le fer chaud  
S'écrasent les marteaux,  
Sur le fer chaud, qui se tord,  
Et s'épanouit dans l'air, brûlante gerbe d'or;  
Sur le fer chaud  
Retombent les marteaux;  
Hardi, virils forgerons,  
Frappez fort; vous ne forgez pas de noirs canons!

Dansent les fumées,  
Dansent une ronde échevelée  
Autour d'un soleil rouge...  
Dansent les fumées  
De l'usine échappées,  
Les flocons lourds et chauds et rouges.

Ecoutez le chant de l'usine  
Vibrante et travailleuse,  
L'orchestre des machines  
Brillantes et joyeuses.  
Ecoutez le chant de l'usine,  
S'éployant sur le monde extenué et sénile,  
Heureux chant populaire  
Après avoir été l'hymne noir de la guerre.

## Sexualisme

### révolutionnaire

Pour en finir avec l'ami-directeur des « Humbles » — pour en finir, c'est bien entendu. — Dans un milieu individualiste anarchiste, l'exercice de la réciprocité permet seule qu'il n'y ait ni exploiteurs, ni exploités, ni lésieurs ni lésés, ni dupes ni dupés, ni trompeurs ni trompés. S'il n'y a pas équivalence entre le donneur et le receveur, il y a exploitation ou estampage, comme on voudra. C'est pourquoi, dans pareil milieu, si la mentalité n'est pas telle que chacun soit heureux d'être objet de jouissance ou de consommation pour tous, tous se sentent joyeusement objet de consommation ou de jouissance pour chacun, il se trouvera forcément des individualités de sacrifices, puisque privées de jouissance ou de consommation. Or, un milieu individualiste où il y a une seule individualité privée de jouissance ou de consommation est tout ce qu'on veut, sauf un milieu individualiste anarchiste.

Ou alors, ne faites partie d'aucun milieu, ne groupez personne autour de vous, sous aucun prétexte. Restez un solitaire. Mais ne faites pas l'isolé parmi des associés, les considérant comme des sujets bons à votre jouissance ou à votre consommation, sans reciprocité de votre part.

Je conçois qu'un propagandiste individualiste passe un conseil de révision pour se faire exemplaire, se servant de la loi pour la tourner au profit de l'idée même contre laquelle elle a été édictée. Je conçois encore qu'un propagandiste individualiste passe par la méprisable concession du mariage, si c'est pour pratiquer la pluralité amoureuse, mettre à l'abri d'autres que lui, se servant là encore de la loi pour la tourner au profit même du principe qu'elle condamne. Mais je ne me sens pas à ma place aux côtés d'un militant masculin comme féminin qui prend le mariage « au sérieux ».

Quel aveugle est l'individualiste anarchiste qui ne s'aperçoit pas que l'émanicipation de la femme dépend tout autant de son émanicipation sexuelle que de son émanicipation religieuse! C'est seulement quand la femme s'est débarrassée de la notion Dieu et de la notion Moralité, qu'elle est délivrée de la superstition de l'autel et du trône, du prêtre et du marl. La femme qui « a de la religion » est les carabiniers sur lesquelles repose l'édifice de l'esclavage féminin individuel et du conservatisme social féminin. Elles le sont, par surcroît, de l'ignorance et de l'exploitation où croupit la généralité des hommes. Question de goût personnel : je n'aime pas trop cheminer avec des aveugles de cette trempe; je crains de rester en route.

Mon individualisme est le plus sans dieux-ni-maitres, sans-feu-ni-lieu, sans-toi-ni-toi qui se puisse concevoir (et je ne dis pas tout). Mais il est sociable. C'est un individualisme dont les racines plongent dans les terres qu'ont enserrées les Proudhon, les Stirner, les Tucker. C'est pourquoi il se met à l'aise parmi les thèses du féodalisme contractuel prudhonien, de l'unionisme égoïste stirrierien, de l'associationnisme volontaire tuckerien et autres expressions diverses de la sociabilité anarchiste individualiste.

Quel individualiste anarchiste n'est pas d'accord avec moi quand je pose en thèse que le refus de participer à la production dans un milieu de camarades producteurs ou de s'associer à un effort en vue de rendre plus intense la joie de l'association à laquelle on appartient, ne saurait être l'effet du caprice, de la coquetterie, du désir de faire souffrir ou de troubler l'harmonie régnante?

Mais que je prolonge ma sociabilité individualiste jusqu'au sexual inclus, que j'applique ma thèse du refus à la camaraderie amoureuse, voici que se déchainent et aboient à mes chausses tous les maris et toutes les épouses, tous les ingrois et toutes les pondueuses anarchistes qui prennent au sérieux le lien, légal ou pas, qui les unit!!!

C'est ce que j'appelle le tartufisme anarchiste.

Mais de haut ou bas parage, il n'est encore aucun tartuf anarchiste qui ait pu me démontrer :

Que dans le domaine de l'amour, des manifestations érotiques, on montrait plus de camaraderie à faire souffrir ceux de son milieu ou de son groupe que dans les autres expériences de la camaraderie individualiste anarchiste ;

Que j'étais moins individualiste anarchiste qu'un autre parce que je propose et je défends une conception de la camaraderie entre compagnes et compagnons qui implique — volontairement — l'échange des manifestations érotiques (on sait

point de vue dormir, boire, manger, philosopher, excursionner qu'au point de vue érotique.

J'attends toujours qu'on me le démontre.

On peut se demander ce qu'il y a d'anarchiste à lancer dans l'enfer de la société archiste et critique actuelle un être qui n'a pas demandé à venir au monde. On peut se demander si ce n'est pas là le geste le plus autoritaire qu'un humain puisse commettre à l'égard d'un autre humain. Toute unité humaine nouvelle qui voit le jour, est destinée à être de la chair à souffrance, d'un genre ou d'un autre. D'autant plus est ancrée cette conviction quand on nie le progrès. Une ou un propagandiste sincère est trop exposé à l'obligation de changer fréquemment de demeure, ceci compris dans de multiples acceptations, pour qu'on puisse compter sur sa promesse ou sur sa bonne volonté de mener à bonne fin l'éducation de sa progéniture.

L'individualisme anarchiste s'est toujours préoccupé de la question de l'enfant, qu'il considère comme appartenant à la mère, (à titre de production personnelle) jusqu'à ce qu'il soit en état de se passer d'elle ou jusqu'à ce qu'elle renonce à son droit de possession de son produit (TUCKER, *Instead of a book*). S'il y a conflit entre les procréateurs — là où la paternité est incontestable (?) — et que le cas soit porté devant les arbitres auxquels le groupe s'en remet pour le règlement des litiges qui peuvent s'élever entre ses membres, c'est dans ce sens qu'on attend qu'ils se prononcent.

C'est pourquoi on ne conçoit pas qu'une individualiste anarchiste, vivant isolément, mette au monde un enfant sans être certaine qu'elle pourra, sans aucune aide extérieure à elle, le mener jusqu'au moment où il pourra passer contrat, s'il veut bien demeurer avec elle jusqu'à ce moment-là.

Une autre thèse individualiste anarchiste, c'est la formation de groupes d'amour-libertés, partisans de la maternité, et où tous arrangements sont pris pour garantir la mère contre le risque ou l'aléa de la maternité, au point de vue pécuniaire, etc.

Mais il y a aussi l'enfant à garantir contre les parents qui l'on mis au monde sans le consulter, l'enfant qui n'est pas encore en âge de passer contrat ou de s'associer, mais qui est une unité humaine, cependant. L'enfant auquel des parents anarchistes (?) voudraient s'imposer ou imposer des frères et sœurs qui ne sont pas de son goût, alors qu'il est d'autres familles près à le recevoir ou d'autres petits compagnons ou compagnes avec lesquels il se sent beaucoup plus d'affinités qu'avec ceux que lui infligent ceux qui l'ont fait naître. Dans sa « Société de l'ordre nouveau », le traducteur anglais de l'*Unique et sa Propriété*, Stephen T. Byington prévoit le cas où, dans une association donnée, un enfant peut se conduire « bien » par rapport au milieu, et « mal » par rapport à ses parents. Si les parents ne sont pas contents, c'est à eux de quitter l'association.

Dans l'*A B C des revendications Individualistes Anarchistes*, j'ai revendiqué pour l'enfant pleine et entière faculté de réclamer une transformation ou modification quelconque de son état de tutelle ou l'octroi de son émancipation, en ayant recours à un arbitrage, par exemple. Dans ce cas, le choix de l'arbitre ou tout au moins de l'un des arbitres, lui est dévolu.

Il y a aussi le choix de l'éducateur ou de l'initiateur, peu importe le domaine. Le milieu individualiste se préoccupera de garantir à l'enfant la liberté de choix dans un domaine qui le concerne et à le protéger contre l'arbitraire de sa procréatrice ou de ses procréateurs. La tendance individualiste est de soustraire l'enfant à la domination de ceux qui ont commis le geste autoritaire de le faire naître, et cela aussitôt que possible. L'individualité de l'enfant doit être affirmée à l'encontre de l'éducation et de la mainmise parentale.

Un fait pratique, indéniable.

Du X<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle il a existé, éparses dans toute l'Europe, des groupements mystico-anarchistes ou le « tous à toutes, toutes à tous » a été pratiqué avec ce résultat qu'ils ignoraient la misère, les juges, l'usage de la violence entre leurs constituants, les maîtres et les serviteurs, etc., etc. Les enfants surtout apparaissent comme merveilleusement échappés.

En effet, en régime de promiscuité sexuelle considérée comme base de sociabilité, l'enfant est infiniment plus choyé qu'en régime familial ou patriarcal. Les éléments masculins du groupe ignorent leur progéniture; aussi, ceux d'entre eux qui possèdent réellement des sentiments paternels, les manifestent-ils généralement à l'égard de tous les enfants du milieu, sans distinction. Et, par suite du sentiment acquis, à tous les enfants des milieux où ils passent.

Autre fait pratique, indéniable.

De 1851 à 1879, la colonie d'Onéïda a pratiqué ce que ses membres appelaient le mariage complexe, dont le principe était que tous les membres féminins de la colonie aient au moins une fois des

rapports sexuels avec chacun de ses membres masculins. Il n'y avait pas de lieu au monde où les enfants fussent mieux traités et les mères mieux considérées. La mère conservait l'enfant du soir au matin, mais non pendant la journée. Pas de mortalité infantile, une vie se prolongeant ordinairement jusqu'à 70-80 ans, pas de maladies vénériennes, six heures de travail suffisant pour équilibrer production et consommation, ateliers, magasins, salles d'assemblée, maisons d'une netteté irréprochable, etc.

J'ai correspondu avec des personnes qui avaient approché de près Noyes, le créateur de ce milieu, et je sais que ce n'est pas exagéré. J'ai lu les journaux américains du temps qui, tout en vilipendant le mariage complexe (je n'admet pas, soit dit en passant, la façon trop matriarcale dont on la pratiquait à Onéïda), reconnaissaient que ceux qui y vivaient étaient des véritables gentlemen, d'une hygiène et d'une propreté de vêtements irréprochable, n'ayant jamais de procès avec leurs voisins, ne fumant ni ne buvant ni jurant... Or, il y a eu constamment, à Onéïda, de deux à trois cents personnes, enfants compris. Sous la menace des institutions puritaines, Onéïda dut renoncer au « mariage complexe » (bien qu'il fut de notoriété publique que c'était en vue d'une grande « perfection morale » qu'elle le pratiquait). Le résultat ne fut pas long: peu d'années après, la colonie avait vécu.

Je n'irai pas livrer aux discussions d'un Club, fût-ce celui des « Insurgés », la thèse du *tous à toutes, toutes à tous*. C'est une formule de sommets. Pour la vivre, il faut toute la pureté des cimes de la camaraderie suprême, car elle est la prolongation jusqu'en érotisme du *Tout est commun entre Amis*, de Pythagore. Et qu'est-ce que le grégorisme d'une salle de discussion peut comprendre à cette amitié?

Colomer me connaît encore bien peu, il s'imagine que j'irai livrer pareille conception aux attouchements impulsifs des jaloux lugubres, des indigents et des indigentes, qui en sont encore à la « pauvreté de l'amour unique » (comme dit Han Ryner), des rédactrices pour journaux d'avant-garde, qui prennent le mariage au sérieux et ne feront pas cinquante centimètres dans la rue sans une alliance au doigt (elles la gardent même quand elles sont en chemise)... Certes non!

Individualiste anarchiste, je conserve ma liberté de choix de discuter mes thèses quand il me plaît, où il me plaît, avec qui me plaît, avec des associés qui ne s'imposent pas à moi. Ce lumineux aboutissant, cet ensolillé carrefour du *Tous à toutes, toutes à tous*, je m'en entretiendrai avec des amis qui résident sur les mêmes hauteurs que moi, assez purifiés pour ne pas faire de différence entre le manger, le boire, le dormir, la réflexion, le jeu, l'art ou l'érotisme. Des amis assez limpides de pensée et de geste pour ne pas faire de différence entre une association formée pour la recherche de nouvelles applications d'une découverte scientifique quelconque et une association créée pour le raffinement, la recherche, la pratique des voluptés sexuelles, rares et inédites. Des amis assez nettoyés et appropriés et « révolutionnés » pour ne pas tourner en plâsanterie de tels horizons.

Mais, comme j'en ai horreur le prêche non suivi d'exemple, je suis prêt à faire partie d'un groupe composé d'amis réunis pour les affinités que je viens de décrire ci-dessus. Je suis prêt à souscrire une entente avec les composants de ce groupe, aux termes de laquelle il sera convenu que je ne me refuserai à aucune des compagnies du milieu qui m'exprimeront leur désir, autrement je serai un exploiteur, aucun des compagnies du milieu ne m'opposant de refus lorsque je manifesteroi mon désir (sinon, je serai un exploité). On ne peut rien demander de plus à l'utopiste que je me sens être au milieu du troupeau individualiste.

E. ARMAND.

## LE MOUVEMENT ANARCHISTE

### Groupe du XI<sup>e</sup>

Réunion du groupe le 29 juin, à 8 h. 30, rue de Bagnolet, 2 ( métro: Bagnolet). Causerie par un camarade.

### Compagnons de l'En-dehors

Les compagnons de l'*En-dehors* se réunissent le 2<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> lundi du mois, salle Herménière, 77, boulevard Barbès, à 20 h. 30 ( métro: « Marcadet » ou « Poissonnière »).

Lundi 27 juillet, M. Roche: *L'œuvre de Pierre Louys et l'esprit du paganisme comme facteur d'anarchisme*.

### Groupe anarchiste de Nîmes

Les camarades anarchistes de Nîmes proposent aux camarades des groupes d'Aimargues et de Montpellier une ballade champêtre pour le 15 août sur les bords du Vidourle, au grand Gallargues sous les platanes du moulin des Aubes. Les groupes assez voisins sont également invités.

L'endroit étant sans restaurant chacun est prié de porter son manger.

Pour les renseignements, s'adresser à Reynaud, 16, rue Gauthier.

Han bé, a los companeros espagnol.

# Au Proletariat mondial

Pour le 2 Août 1925

Onze années sont passées depuis le méconnaissable 2 août où, dans l'intérêt de différents groupes impérialistes dans les mains desquels les Etats modernes ne sont que des outils, un verdict de mort fut prononcé contre des millions d'hommes par la déclaration de guerre.

Le meurtre international dura plus de quatre années et, pour finir, aucun Etat ne se trouva vainqueur, mais le Proletariat de tous les pays fut le vaincu. Ainsi fut confirmé à nouveau que ceux qui ne possédaient rien, n'ont rien à gagner au cours d'une guerre, mais tout à perdre.

C'est à l'aide de mensonges et de faux que cette guerre fut menée. Ce devait être la dernière, disait-on... si seulement le militarisme prussien était écrasé.

Le militarisme prussien est aujourd'hui anéanti, mais son esprit a survécu internationalement. Actuellement, il y a plus de six millions de soldats sous les armes, c'est-à-dire plus qu'en 1914. Et après que l'Allemagne et l'Autriche furent désarmées, les grandes puissances alliées donnèrent plus pour les armements que tous pays ensemble en 1913.

Tous les gouvernements comptent sur une nouvelle guerre et la préparent; des chefs d'Etat proclament publiquement que l'Europe se trouve sur le chemin d'une nouvelle catastrophe.

Comment en serait-il du reste autrement? Une seule des causes de conflit a-t-elle été supprimée? Les principes sur lesquels repose la société actuelle ont-ils été le moins du monde changés? Une conférence du désarmement de la solidissant Société des Nations a-t-elle déjà donné davantage de résultat depuis 1918, que la célèbre conférence de la paix du Tsar Nicolas et de Guillaume II? Les personnages ont changé, mais c'est toujours le même système.

Nul ne nie aujourd'hui que les causes de guerres sont à chercher dans les conditions économiques de notre ordre social capitaliste. La tuerie est organisée par l'Etat sur l'ordre des soutiens de cet ordre social. Seul le capitalisme règne comme auparavant, et l'Etat comme appareil militaire de domination procède aujourd'hui précisément comme avant 1914. Comment, dans ces conditions, la guerre pourrait-elle être supprimée pour toujours? La suppression de la guerre est une impossibilité, tant que ses causes: capitalisme, militarisme, ne seront pas anéanties. Ainsi donc, toute tentative d'abolition de la guerre n'attaquant pas les bases profondes de la société actuelle, toute conférence de la paix des gouvernements, tout essai de désarmement par le parlement, par la Société des Nations, restera stérile et à seulement pour but de détourner l'attention des masses des vrais buts poursuivis par les gouvernements, la préparation d'autres guerres dans les coulisses.

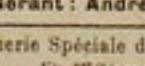
Tous les Etats — qu'ils soient bourgeois ou sociaux-démocrates — se préparent fébrilement pour un nouvel anéantissement des peuples, et ce, à l'aide des moyens les plus barbares. Qu'au contraire les guerres aient été mesées pour la « défense de la Patrie », cela est aujourd'hui un point de vue périmé. La dernière n'était déjà plus autre chose qu'un meurtre en masse mécanisé; et la prochaine sera une campagne d'extermination de peuple contre peuple. On ne se massacrera plus seulement sur le front, le « front » sera toute « la Patrie ». Toute tentative de protestation contre la guerre des gaz asphyxiants est, comme l'a reconnu la Société des Nations dans un de ses rapports, absolument impossible. Toute la population civile est menacée d'anéantissement. Pendant que les peuples craintront au désarmement, afin d'éviter une catastrophe dont les horreurs apocalytiques sont indescriptibles, les chimistes travailleront dans les laboratoires gouvernementaux faisant les plus folles découvertes de destruction. La science moderne au lieu de servir la vie n'est que la prostituée de la mort.

Le rapport sur les gaz, avec raison, mentionne le danger qu'il y a pour une nation « si elle se laisse bercer dans une trop grande confiance dans les traités internationaux »; ceux surtout de la solidiant « Société des Nations » à laquelle de plus n'appartiennent pas la Russie des Soviets et l'Amérique, deux des pays les plus formidablement armés.

Si de plus, on considère l'influence que la politique impérialiste de l'huile a sur les différents Etats, et l'importance de l'huile pour la technique de la guerre, il est clair que la Solidé des Nations dans laquelle le capital pétrolier anglo-hollandais est uni contre le Standard Oil Trust américain et ne représente pas autre chose qu'une union d'intérêts impérialistes, n'est pas une union de paix, mais une Union d'Etats, une Union de guerre.

Le Gérant: André COLOMER

Imprimerie Spéciale de l'Insurgé



Contre la guerre, la révolution des opérés!

Pour terminer, que l'attention soit rappelée sur la résolution du 2<sup>e</sup> Congrès de l'Association Internationale des Travailleurs à Amsterdam :

« Le Congrès décide d'inviter ses organisations nationales adhérentes à organiser dans tous les pays des démonstrations antimilitaristes le premier dimanche du mois d'août à l'occasion du déchaînement de la guerre mondiale.

« Ces démonstrations pourraient être faites en commun avec d'autres organisations qui ne peuvent être rendues responsables de l'éclatement de la guerre. »

**L'Association Internationale des Travailleurs,**  
**Le Bureau antimilitariste International contre la guerre et la réaction.**

## Ceci compense cela

Le Comité d'initiative de l'U. A. nous a refusé l'insertion, dans le Libertaire, de notre mise au point, mais nous recevons de Nîmes la lettre suivante :

Nîmes, 17 juillet 1925.

Au camarade Colomer,

Combien de camarades ont succombé à la calomnie, du fait que les copains sincères ne les soutiennent pas devant la lâche médisance qui, en somme, est le plus beau fleuron de la machine à retardement à la libération des hommes.

A ton voyage dans le midi je t'avais de vive voix fait part de l'indignation que j'avais ainsi que plusieurs camarades ressentis, lorsque le Comité d'initiative du *Libertaire* profitait de ce qu'une tournée de propagande l'éloignait de Paris pendant environ un mois, pour lancer contre ta personnalité, ton journal et ton livre l'anathème excommunicant qui devait te rayer à tout jamais du monde anarchiste agissant tels les pontifes du moyen âge.

Ils avaient cru la chose arrivée: erreur grave de leur part, car ils seront bien obligés de constater que les meilleurs des militants ne l'abandonneront pas comme cela, parce qu'il aura plus à certains d'écrire contre toi des mensonges. Ils resteront pour te soutenir.

Je ne veux pas pour cela dire et laisser croire qu'il faut laisser tomber le *Libertaire*. Non, mille fois non : son passé est trop cher pour qu'il succombe. Et je te répète textuellement les paroles que je t'avais dites de vive voix à ton passage à Aimargues : « Ton *Insurgé* n'aurait-il que le don de renseigner *Le Libertaire* dans le chemin qu'il n'aurait jamais dû quitter l'*Insurgé* serait de toute nécessité, si tu n'en avais pas pris l'initiative, fatallement un autre aurait été obligé de le faire et cela ne pouvait tarder. »

Les camarades n'ont qu'à goûter et comparer: le *Libertaire*, jusqu'à ton départ de la direction (quel vilain mot direction), le *Libertaire* de la direction Bastien et le même *Libertaire* (polémique mise à part) des trois ou quatre derniers numéros. Ils se rendront compte que la purge apportée par l'*Insurgé* lui a rudement été salutaire.

Et les camarades, s'ils sont réellement anarchistes, ne supporteront pas un poids bien lourd en soutenant les deux journaux anarchistes, dont l'un ne peut être que le complément de l'autre.

Mais quand diable les anarchistes mettront-ils en pratique leur belle devise, Fraternité?

Si nous avons à lutter contre quelqu'un, que ce soit face aux capitalistes et que nos coudes se serrent. Que la lutte ne prenne fin qu'à l'incinération du dernier centime de ce capital exécré.

Mais, jamais plus entre camarades, surtout lorsqu'eux ces camarades ont suffisamment donné des preuves de leur dévouement aux idées anarchistes.

Il serait trop long d'énumérer toutes les chicane qui se sont soulevées dans les milieux libertaires et qui, après une polémique plus ou moins propre de la part de certains, se termineront par l'accord des chicaniers. Mais, la polémique sale avait fait son œuvre.

Sur l'anarchiste, cela n'a pas de prise, il n'en est pas de même chez le sympathisant ou le néophyte au cœur brave et qui ne supporte pas la secousse. Cela les éloigne et nous prise de bon petits militants. Car nous sommes bien obligés de nous rendre compte que la ténacité n'est pas l'apanage de la majorité.

Colomer, que ta plume chaleureuse leur lance une bonne fois un appel à la fraternité.

Que crévent les méchants, à seule fin que ceux dont le but est l'amour des autres puissent fraterniser dans la plénitude de leur liberté.

Bien à toi et à l'*Insurgé*.

Pour les camarades de Nîmes,

REYNAUD.

## A nous deux, Patrie !

par André COLOMER

Un pamph